

Compte rendu de la visite de la mine de sel de VARANGEVILLE

Visite du prieuré et de l'église Saint Gorgon

des 2 juillet et 3 juillet 2019

C'est avec une demi-heure d'avance que nos futurs « becs salés » attendaient d'être pris en charge pour revêtir une tenue de combat : casque avec lampe, charlotte, gilets jaunes.

Et, après un rappel obligatoire des règles de sécurité, les voilà prêts à descendre dans les entrailles de la terre par le puits Saint Jean Baptiste. Il est difficile de prendre ses aises car nous rentrons à six personnes dans la cage en acier qui nous fait atteindre en 40 secondes la profondeur de 160 mètres. Denis L'Hommé, mineur de troisième génération, nous attend avec un large sourire. Dieu merci, tout le monde est vivant !

Ici la température est de 15° en permanence (loin des températures caniculaires de la semaine précédente). D'abord une petite halte devant la statue de Sainte Barbe, la patronne des mineurs (et pompiers, artilleurs, artificiers...).

Autour de nous, tout n'est que sel : les murs et le plafond sont des parois de sel gemme, de couleur grise, le sol est recouvert de poussière de sel rendue par endroits verglacée par le passage des engins. Les impressionnantes galeries sont hautes de 4,5m et larges de 13m et l'ensemble représente plus de 230 km de longueur.

Et nous cheminons 1km5 en écoutant les explications et anecdotes de Denis. Le gisement salifère remonte à 220 millions d'années avant notre ère. Le site de production de Varangéville, ouvert depuis 1855, est le dernier de ce type en France. Il produit plus d'un million de tonnes de sel de déneigement et raffiné chaque année. Et voici comment :

Une quarantaine de mineurs extraient journalièrement 2 500 tonnes de blocs de sel. L'exploitation du gisement s'effectue par la méthode des chambres et « piliers abandonnés ». Cinq étapes sont nécessaires. La première, c'est le travail de la haveuse (énorme tronçonneuse) qui effectue au bas de la paroi à abattre une saignée de 13m de large sur 4,5 de profondeur. La seconde, la foration, permet de forer 42 trous pour introduire l'explosif. La troisième, l'abattage, s'effectue par la mise en place de l'explosif et par le tir. La quatrième est le boulonnage afin de renforcer la tenue du toit. Des boulons d'acier sont introduits dans la paroi et scellés à la résine. Enfin, c'est le routage. D'énormes engins chargent à chaque voyage 15 tonnes de blocs de sel dans leurs godets en direction du concassage qui les broie. Tout cela est ensuite convoyé par un tapis roulant vers le stockage. La production est stockée au fond ou bien remontée en surface par des trémies *via* le puits Saint Jean Baptiste.

Denis nous explique que les engins utilisés au fond doivent être démontés ou découpés à la surface avant d'être descendus par morceaux par la cage du puits Saint Jean Baptiste, le seul moyen d'accéder au fond de la mine. C'est le service atelier qui « recolle les morceaux » et entretient les véhicules jusqu'à leur état hors service. Alors, ils demeurent au fond de la mine, vestiges du passé. Ils sont réunis dans le musée avec d'anciens outils de mineur et des souvenirs très émouvants.

Après 2h30 passées dans ce monde souterrain, les « rescapés » retrouvent le bleu du ciel puis passent par la boutique où sont présentées toutes sortes de boîtes de sel et de fleur de sel.

Une agréable pause-déjeuner à la brasserie le Monopol nous permet de nous ressourcer pour l'après-midi.

Une petite promenade digestive de 200 mètres nous permet de découvrir l'église Saint Gorgon « cachée » comme un trésor et c'en est un véritablement.

Notre guide, Claude Beuvelot, va nous accompagner dans cette visite passionnante au cœur du XVI^e siècle (la date de 1528 est inscrite sous la clé de voûte de la troisième travée de la nef). Dans un premier temps, après le prodige accompli par les reliques de Saint Gorgon au cours de leur translation entre Rome et l'abbaye de Gorze en 764, les moines de Gorze, en reconnaissance, fondèrent 50 ans plus tard à Varangéville un Prieuré dont subsistent quelques bâtiments non loin de l'église actuelle. De Varangéville dépendait la petite ville voisine, Port-sur-Meurthe, où furent apportées à la fin du XI^e des reliques de Saint Nicolas qui attirèrent de nombreux pèlerins. Une grande église y fut construite à partir de 1481, la ville prospéra et prit plus tard le nom de Saint-Nicolas-de-Port. Varangéville, la « paroisse-mère » ne pouvait se contenter de sa modeste église romane et on entreprit donc de construire l'édifice actuel, de style gothique flamboyant. C'est le troisième fils de René II, Jean de Lorraine, cardinal de son état, qui a assuré le financement de la construction mais il n'a pas pu réaliser entièrement son projet, faute de moyens financiers, l'église étant pour cette raison privée d'un clocher en harmonie avec le reste de l'édifice.

Claude nous explique les caractéristiques du style gothique : arcs-boutants, croisée d'ogive, verrières, et les particularités architecturales de l'église. A l'intérieur, nous découvrons dans la nef une remarquable forêt de piliers comparable à une palmeraie. Mais comment a été réalisée cette construction ? et avec quels moyens matériels ? Claude, par une démonstration brillante, nous fait découvrir le chiffre PHI, le nombre d'or 1,618, la suite de Fibonacci, la coudée royale... et toujours 1,618.

En avançant dans la nef, nous découvrons les vitraux. Les vitraux anciens ont été détruits pendant la première guerre de 14-18. Seul subsiste un tout petit vitrail au sommet d'une fenêtre représentant l'Ascension du Christ. A la huitième travée, une œuvre de Gruber (1825), la légende de Saint Nicolas, en face, l'assomption de la Vierge Marie par Chevalley (1958). Dans le chœur, Claude nous soumet à un petit examen de catéchisme : que représente l'ensemble des 3 vitraux de l'abside ? C'est l'Ancien Testament que nous (re)découvrons : devant nos yeux voici, entre autres, Noé, Abraham, Jacob, Jonas et la baleine, Moïse, David, Salomon...

En poursuivant notre visite, nous découvrons dans la troisième chapelle, une Piéta en bois polychrome du XVI^e siècle, dans la seconde chapelle, une Vierge à l'enfant - Notre Dame de Varangéville – en pierre du XIV^e siècle. Dans la première chapelle, c'est un ensemble remarquable de 10 personnages grandeur nature qui représente la scène de l'onction du Christ avant sa mise au tombeau (1520).

Et pour finir, notre guide nous fait découvrir, encastrés dans le mur extérieur nord, les chefs (crânes) de défunts dont les familles désiraient conserver l'identification à la suite du relevage des ossements. Ce qui rappelle nos columbariums actuels.

Un grand merci à notre guide si compétent et si passionné que nous espérons retrouver lors d'une prochaine visite de la basilique de Saint Nicolas.

Il est important de souligner la présence de nos amis alsaciens (de Lauw) et champenois (de Pont-Sainte-Marie) qui ont participé activement à la journée du 3 juillet. Bravo et merci à eux.